

# Objets, réseaux, mémoire : la bague de deuil de Jeremy Bentham

Emmanuelle de Champs

▶ **To cite this version:**

Emmanuelle de Champs. Objets, réseaux, mémoire : la bague de deuil de Jeremy Bentham. 2022. halshs-03626333

**HAL Id: halshs-03626333**
**https://shs.hal.science/halshs-03626333**

Preprint submitted on 31 Mar 2022

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

# Objets, réseaux, mémoire : la bague de deuil de Jeremy Bentham

**Emmanuelle de Champs, CY Cergy Paris Université.**

Le 31 août 1832, l'économiste Jean-Baptiste Say reçoit une lettre de Londres :

> *Mon cher Mr Say,*
>
> *Voici le souvenir de notre illustre défunt : il a laissé ce témoignage à une vingtaine d'hommes dans le monde entier – dont vous êtes [l'] un.*
>
> *Veuillez bien [me] faire part de la réception de ce memento de son amitié & de son estime.*
>
> *Votre bien dévoué*
>
> *John Bowring*
>
> *Toute lettre pour moi envoyée à l'ambassade m'arrivera sans frais.*
>
> *Londres le 31 août 1832*[1].

L'expéditeur, John Bowring, est l'exécuteur testamentaire du philosophe Jeremy Bentham, décédé deux mois plus tôt à Londres. Le témoignage qui accompagne la lettre est une bague de deuil, un anneau comportant un profil du philosophe sous verre et, à l'intérieur, une mèche de cheveux et une inscription : « Jeremy Bentham, Hair and Profile, born 4/15 Feb. 1747-8, died 6 June 1832 in his 85yr » (fig.1 et 2.)[2]

[1] Fond Jean-Baptiste Say, Bibliothèque Nationale, NAF, f. 106-107. Je remercie tout particulièrement Philip Schofield et Tim Causer, du *Bentham Project* (University College London) pour les informations concernant les bagues et les destinataires, ainsi que pour m'avoir permis de consulter les lettres de la correspondance à paraître dans les volumes 13 et 14. Cet article a été rédigé pendant une résidence au Max-Weber-Kolleg de l'université d'Erfurt, dans le cadre d'un projet financé par le programme H2020 de l'Union Européenne (Marie Skłodowska-Curie grant agreement No 665958).

[2] La double datation découle du passage du Royaume-Uni du calendrier julien au calendrier grégorien en 1752.



*Figure 1. Bague léguée à J.B. Say par J. Bentham. copyright Christie's.*



*Figure 2. envers.*

Il est exceptionnel de retrouver dans les archives elles-mêmes les objets qui accompagnaient les lettres car deux logiques de conservation et de préservation distinctes s'appliquent. Le plus souvent, lorsque la correspondance a été préservée dans des fonds publics ou privés, les objets eux-mêmes ont disparu : ils ont été employés pour l'usage auquel ils étaient destinés[3]. Ici, les lettres de Bowring et de Bentham ont été rassemblées et conservées dans le fonds Jean-Baptiste Say déposée à la BNF tandis que la bague a été transmise d'abord sans doute au sein de la famille Say, puis vendue à une date inconnue. Achetée récemment par un collectionneur, elle a refait surface en 2018 à l'occasion de son passage en salle de vente et est aujourd'hui de nouveau en mains privées[4]. Cet article fournit donc une rare occasion de réinsérer, fût-ce virtuellement, l'objet dans la lettre qui l'accompagnait. Il montre aussi, plus largement, comment la correspondance de Bentham et les pratiques épistolaires d'un philosophe peuvent être mobilisées à plusieurs niveaux pour comprendre la conception d'un objet de mémoire et sa diffusion. Ainsi, l'entreprise de contextualisation à laquelle nous invite l'histoire intellectuelle ne concerne pas uniquement les textes mais permet d'appréhender le rôle joué par les objets eux-mêmes dans les échanges savants, articulant ainsi histoire sociale et histoire des idées. Comme le montrera la dernière

[3] Sur les logiques de conservation des corpus de correspondance et des collections, voir E. CHAPRON et J. BOUTIER, « Utiliser, Archiver, Éditer. Usages savants de la correspondance en Europe, XVII[e]-XVIII[e] siècles », *Bibliothèque de l'École des chartes,* 171/ 1 (2013), p. 38-44.

[4] La bague a été adjugée 9000 livres sterling le 13 juin 2018, soit trois fois le prix de réserve. L'identité de l'acquéreur n'est pas communiquée. Sur les vingt-six bagues que Bentham a fait réaliser, seules six sont connues et localisées aujourd'hui. Voir Bentham Project, « Bentham's mourning rings », https://www.ucl.ac.uk/bentham-project/who-was-jeremy-bentham/representations/old-radical/mourning-rings (consulté le 12 mars 2022) et, dans la presse, https://www.telegraph.co.uk/science/2018/09/08/experts-hunt-missing-mourning-rings-eccentric-philosopher-jeremy/ (consulté le 12 mars 2022).

partie de cet article, dans le cas des anneaux funéraires de Bentham, la matérialité même de l'objet et ses modalités de circulation permettent de mieux comprendre comment réseaux personnels et intellectuels s'entrecroisent et nous renseigne également sur la conception-même de la postérité, voire de l'immortalité, chez un penseur pourtant athée et matérialiste.

## La correspondance de Jeremy Bentham : les objets dans le corpus

La correspondance de Bentham a été particulièrement bien conservée ce qui explique le nombre important de lettres retrouvées et éditées. Au total, à ce jour, plus de quatre mille lettres de et à Bentham sont connues. S'il est loin d'atteindre le volume de la correspondance de Rousseau (huit mille lettres), ou bien de deux autres personnalités des Lumières comme Franklin et Voltaire dont la correspondance est étudiée dans ce volume, il s'agit bien d'une source considérable. Cette situation s'explique en premier lieu par la rigueur et la méthode du père du philosophe, Jeremiah Bentham, un avoué et investisseur londonien qui a conservé systématiquement les papiers touchant à sa famille, une pratique poursuivie par son fils qui tenait et classait ses archives avec soin (dont de nombreuses minutes de lettres envoyées). La correspondance s'ouvre ainsi sur une lettre du jeune Jeremy à sa grand-mère, en 1752[5]. Quatre-vingts ans plus tard, la dernière est adressée à John Bowring[6].

S'appuyant sur ces archives familiales et sur ses contacts personnels avec le réseau des amis et correspondants du philosophe, John Bowring a publié une partie non négligeable de la correspondance de Bentham dans les *Complete Works of Jeremy Bentham* parues à partir de 1843. Pourtant, cette édition se révèle lacunaire : Bowring opère une sélection importante dans les lettres, coupe à sa guise et dissimule l'identité d'un certain nombre de correspondants par souci pour les destinataires et leurs familles. Mise en chantier à partir du milieu des années 1960, l'édition moderne de la correspondance de Bentham dans le cadre des *Collected Works* adopte des critères plus rigoureux. Outre les archives personnelles du philosophe et les lettres publiées par Bowring, une prospection dans les fonds publics et privés continue à révéler un grand nombre de nouvelles lettres. En effet, la notoriété de Bentham en Grande-Bretagne à la fin de sa vie et dans le monde entier après la publication des *Traités de législation civile et pénale* en 1802 a créé les conditions pour que ses lettres soient conservées par ses correspondants et se retrouvent dans les collections d'autographes. Depuis 1968, la

[5] *The Correspondence of Jeremy Bentham, vol. 1, 1752-1776*, T. L. S. SPRIGGE (éd.), Londres, Athlone Press, 1968, p. 7-8. Les volumes de la correspondance sont cités individuellement dans les notes.
[6] Bentham à Bowring, 10 avril 1832, *The Works of Jeremy Bentham*, J. BOWRING (éd.), Edimbourg, William Tait, 1843, t. XI, p. 76.

correspondance active et passive de Bentham fait l'objet d'une publication intégrale répondant aux critères scientifiques d'une édition moderne. Les lieux de conservation sont précisés, les correspondants sont identifiés dans un volumineux appareil critique. Douze volumes sont parus à ce jour. Le treizième, en cours de préparation, clôturera la publication chronologique. Enfin, un dernier contiendra les lettres découvertes depuis la parution des volumes imprimés.

Pour des raisons déjà évoquées, les objets mentionnés dans la correspondance n'ont été ni conservés ni archivés avec les lettres. On trouve pourtant dans les lettres elles-mêmes de nombreuses mentions des paquets qui les accompagnaient et parfois un descriptif plus précis de leur contenu. Bentham envoie et reçoit des livres, des documents, juridiques, du papier, des graines, des tissus (celui, par exemple, qui est prévu pour confectionner les uniformes des prisonniers du panoptique[7]).… La plus longue liste d'objets concerne un envoi volumineux adressé aux frères Bentham en 1786, lors du séjour que fait le philosophe chez son frère, ingénieur au service de Potemkine stationné dans la région de Krichov (aujourd'hui à la frontière biélorusse)[8]. L'histoire de la correspondance et l'orientation familiale qui la caractérise expliquent la présence notable des envois de textiles : on peut suivre ainsi les demandes de vêtements du jeune Jeremy, alors pensionnaire à Oxford à son père[9], on encore les précautions prises pour échapper aux tarifs douaniers lorsque Samuel se fait envoyer des vêtements en Russie (pour éviter les taxes sur l'importation d'habits neufs, il faut qu'ils aient été légèrement froissés et salis[10]).

La correspondance avec Samuel est également marquée par les échanges de semences – qui peuvent être facilement glissées dans des enveloppes – et d'écrits sur l'agriculture. En effet, Samuel Bentham reprend en 1820 un domaine proche de Montpellier et importe des techniques et du matériel agricole depuis l'Angleterre. Mais avant cette date, l'agronomie et l'ingénierie constituent des domaines de prédilection dans une famille qui place les sciences utiles au premier plan de ses intérêts. Le fils de Samuel, George Bentham, deviendra l'un des plus grands botanistes anglais de sa génération. Parmi de nombreux envois de graines, citons le colis que Jeremy Bentham envoie de Londres à Paris (où loge alors Samuel) en 1822, et qui

---

[7] *The Correspondence of Jeremy Bentham, vol. 4, 1788-1793*, A. T. MILNE (éd.), Londres, Athlone Press, 1981, p. 301-305.

[8] *The Correspondence of Jeremy Bentham, vol. 3, 1781-1788*, Ian R. CHRISTIE (éd.), Londres, Athlone Press, 1971, p. 470-473 On y trouve par exemple de la sauce soja, dont l'article de Peter Jones dans ce volume confirme la vogue dans l'Angleterre géorgienne.

[9] « P.S. Doléances. Pas de chemises sur mon dos. Pas de bonnes chaussures aux pieds. Mes nouvelles nappes pleines de trous ». (« P.S. Grievances. No shirts to my back. No good shoes to my Feet. My new Tablecloths full of holes. ») J. BENTHAM, *Correspondence, vol. 1*, p. 66.

[10] J. BENTHAM, *Correspondence, vol. 3*, p. 194.

contient des graines envoyées du Chili à Francis Place, un proche de Bentham (destinataire comme Say d'une bague de deuil à la mort du philosophe, comme on le verra plus loin). La lettre qui les accompagne donne une bonne idée des dispositions prises pour les envois de graines et de végétaux et permet de se représenter les circuits qu'ils empruntent :

> Avec ce colis te parviendront j'espère des graines du Chili. Je les ai reçues de Place, qui les tient de ses contacts là-bas. Je ne peux pas te dire quand elles ont été collectées – au cours des six ou huit derniers mois je pense. Il y avait avec elles des racines bulbeuses et tubéreuses. Comme elles faisaient des feuilles, j'ai préféré toutes les confier à M. Walker, de la New Lanark Company, dont tu dois connaître la résidence d'Arnose Grove, non loin de Finchley et de Southgate, et surtout le somptueux jardin botanique. Lorsque je lui ai donné des doubles des graines du Népal que je t'ai aussi envoyées par Miss Wright, il m'a assuré avec la plus grande générosité, et spontanément, que je pourrai lui en réclamer quand elles auraient poussé. Malheureusement, aucune n'a pris. Pourtant, elles avaient évidemment été conditionnées avec soin et par des botanistes, beaucoup étaient dans des boites ou des bouteilles. Je soupçonne qu'elles ont trop séché lors de leur séjour dans mon atelier chauffé[11].

Les échanges de graines mériteraient à eux seuls une analyse approfondie, tant ils révèlent l'importance des réseaux familiaux et amicaux dans la circulation des espèces végétales aux XVIII^e^ et XIX^e^ siècles.

De manière générale les objets du quotidien figurent de façon disproportionnée dans la correspondance du philosophe ce qui constitue un bon indicateur des liens étroits qui unissent les différents membres de la famille. Ainsi, en 1821, Bentham se plaint à Samuel des demandes continuelles qui lui parviennent de la part de sa famille installée en France :

---

[11] « With this you will I hope receive some seeds from Chili. They were received thro'' Place, being sent by his connections there, gathered I can't tell when, but I believe within these 6 or 8 months. Along with them came some small roots bulbous & tuberous; being in a growing state, leaves sprouting out of them. I thought it best policy to commit them altogether to Mr. Walker of the New Lanark Company, whom you know whose residence with a magnificent botanical Establishment is at Arnose Grove, not far from Finchley & Southgate, & who, in the most liberal manner upon my giving him duplicates of the Nepaul seeds that I sent you thro' Miss Wright, assured me spontaneously, that a portion of whatever he raised of them should be at my command. Unfortunately, as I have learnt from him within these few days, none of them have come up. Yet they were evidently put up by Botanists & with care, being in boxes many of them, or in bottles. I suspect, their having been too much dried, by remaining in my heated-air-workshop. », *The Correspondence of Jeremy Bentham, vol. 11, 1822-1824*, C. FULLER (éd.), Oxford, Clarendon Press, 2000, p. 124-125.

> Mon frère [Samuel] passe la main à sa femme, qui la repasse à l'une de ses filles, qui fait de sa liste de commandes un pudding que le pauvre oncle âgé de 73 ans doit ensuite analyser du mieux qu'il peut pour en répartir le contenu entre divers fournisseurs et amis ; sans oublier du pain d'épices et des cure-dents – comme si on ne trouvait pas de sucreries convenables en France, ni de plume, ni rien qui puisse servir à se curer les dents. À vous tous, vous avez chargé la vieille mule à lui casser le dos. Le remord et la mélancolie m'envahissent à chaque fois que je pense au temps que j'ai soustrait à ma mission de servir l'humanité en raison des services futiles que j'ai dû rendre à cette famille. Malgré toute l'affection dont ils témoignent, aucun ne s'inquièterait du déluge pourvu qu'ils puissent continuer à se procurer des cure-dents et du pain d'épices[12].

Comme dans le cas de nombreux corpus étudiés dans ce volume, les objets qui circulent hors du cercle familial *via* la correspondance de Bentham remplissent eux aussi une fonction sociale. Cette dimension apparaît notamment dans les envois d'objets à Lord Lansdowne, ami et protecteur de Bentham et grand aristocrate, mécène, diplomate et homme politique. Bentham le fréquente à partir du début des années 1780 et en reste proche jusqu'au milieu des années 1790[13]. Il s'agit principalement de cadeaux qui dédommagent pour la protection dont bénéficient Jeremy et Samuel. Ainsi, leur père envoie à Lansdowne un portrait de Jeremy en 1792. Bentham transmet assez régulièrement divers objets en gage de souvenir et de reconnaissance : des coquillages destinés à orner la grotte qu'envisage de faire construire le marquis dans le parc de Bowood[14], ou encore du thé que Samuel envoie depuis

[12] « My Brother turns me over to his wife: his wife turns me over to one of her daughters, who makes up her commissions into a pudding, which poor old Uncle aged 73 is to analyse as well as he can for the purpose of distributing the contents amongst the different dealers and such friends as he can find: not forgetting gingerbread and toothpicks, as if in France there were no bonbons good enough, nor a quill nor any thing else that teeth could be picked with. Amongst you you have almost broke the back of the old pack-horse. I am filled with remorse and melancholy every time that I think of the time I have misapplied from the endeavor to serve the whole human race to the endeavour to afford a few trifling gratifications to a family who I hope and believe are fond of one another, but who would not care if all besides were in the Sea, if toothpicks and gingerbread could be obtained with equal ease. » *The Correspondence of Jeremy Bentham, vol. 10, 1820-1821*, S. CONWAY (éd.), Oxford, Clarendon Press, 1994, p. 11; cité in C. PEASE-WATKIN, « Jeremy and Samuel Bentham - the Private and the Public », *Journal of Bentham Studies* 5 (2002), p. 1-27. Sur les liens entre Samuel et Jeremy, voir aussi I. R. CHRISTIE, *The Benthams in Russia, 1780-1791*, Oxford, Berg, 1993.

[13] E. DE CHAMPS, « Jeremy Bentham at Bowood », in *An Enlightenment Statesman in Whig Britain. Lord Shelburne in Context, 1737-1805*, N. ASTON et C. CAMPBELL-ORR (éd.), Woodbridge, Boydell & Brewer, 2011, p. 233-247.

[14] J. BENTHAM, *Correspondence, vol. 3*, p. 54.

la Russie[15]. Lorsqu'il fait escale à Constantinople pendant le long périple qui le mène chez son frère, il fait envoyer à Lansdowne des plants de raisin et trois chèvres angora, destinant ces dernières à la production de laine pour sa femme, de santé fragile[16].

## La « bague de deuil » de Bentham – une brève histoire de l'objet

Comme les autres objets qui circulent dans la correspondance, la bague de deuil se situe à l'intersection des circuits privés et publics. Sa conception et son envoi remplissent à la fois des fonctions familiales et sociales. La pratique de léguer des bijoux de sentiment comme les bagues de deuil en mémoire des défunts se répand en Angleterre dès le XVI^e^ siècle dans les milieux aristocratiques. Deux siècles plus tard, cette coutume est banalisée et n'est plus réservée à une élite. La bague conçue et réalisée par Bentham correspond aux caractéristiques du genre : elle comprend une miniature qui le représente, des mèches de cheveux et une inscription. La facture est précieuse comme en témoignent les matériaux utilisés et la finesse de la gravure. Sur certaines bagues, comme celle que reçoit Jean-Baptiste Say, le nom du destinataire est également gravé[17]. Philip Schofield et Tim Causer observent que les six bagues qui nous sont parvenues sont de taille et de facture différentes : certaines ne comprennent par exemple pas de miniatures, d'autres ne sont pas gravées, ce qui correspond aux différents statuts sociaux des destinataires.

Les lettres de Bentham et les carnets de son secrétaire permettent de retracer l'historique de la conception et de la fabrication de cet objet. En 1822, le philosophe fait réaliser par le silhouettiste à la mode John Field (1772-1848) une trentaine de miniatures destinées à orner les bagues de deuil[18]. Deux ans plus tard, il annonce à certains de ses correspondants, dont Jean-Baptiste Say, qu'ils en seront destinataires :

---

[15] *Ibid.,* p. 119.
[16] *Ibid.*, p. 407.
[17] C. HOLM, « Sentimental Cuts: Eighteenth-Century Mourning Jewelry with Hair », *Eighteenth-Century Studies* 38, n° 1 (2004), p. 139-143; W. NEUMANN (éd.), *Trauerschmuck vom Barock bis zum Art Deco*, Kassel, Arbeitsgemeinschaft Friedhof und Denkmal e.V. Kassel, 1995 ; M. POINTON, « Wearing memory: mourning, jewellery, and the body », in *Trauer tragen- Trauer zeigen, Inszenierungen der Geschlechter*, G. ECKER (éd.), Munich, Wilhelm Fink Verlag, 1999, p. 65-81. Pour la France, voir *Le grand frisson : bijoux de sentiment de la Renaissance à nos jours,* préface de D. SCARISBRICK, Paris, Textuel, 2008.
[18] *The Correspondence of Jeremy Bentham, vol. 12, 1824-1828*, C. FULLER et L. O'SULLIVAN (éd.), Oxford, Clarendon Press, 2006, p. 68n. Pour les étapes de la fabrication des bagues, voir Coll's Journal, BL Add MS 33563 f. 83, 108, 111, 125, cité par C. ATKINSON, « The Jeremy Bentham Silhouette Rings », *The Bentham Newsletter* 11 (1987), p. 48-50.

> Il y a un certain temps, j'ai fait faire mon profil par un bijoutier qui l'a ensuite réduit de façon à ce qu'il puisse être serti dans une bague. De l'avis de tous ceux qui l'ont vu, le résultat est d'une précision admirable. Dans la bague sont inclus quelques-uns de mes cheveux gris. J'ai rédigé à l'intention de mon exécuteur testamentaire une liste de quelques amis à qui je souhaite que des bagues identiques soient remises afin de les aider à se souvenir de moi. Vous n'avez pas été oublié [19].

Cette promesse ne sera pas toujours tenue : en 1827, Bentham promet une de ces bagues à Lady Caroline Fox, de la famille de Lord Lansdowne, mais son nom n'apparaît pas sur la liste finale arrêtée par le testament déposé chez notaire quelques jours à peine avant sa mort[20].

## Bijoux et papiers : à l'intersection des réseaux personnels et intellectuels

La correspondance n'est que l'une des sources qui permette de suivre la trace des bagues après la mort de Bentham car beaucoup sont remises en mains propres. Pourtant, ce sont bien les lettres de et à Bentham qui permettent d'identifier la plus grande partie des destinataires et de retrouver la nature des liens personnels, amicaux, politiques, intellectuels qu'ils entretiennent avec le philosophe. Comme le remarque Ariane Fennetaux, la pratique de l'envoi des bagues établit des liens spécifiques entre les personnes qui se trouvent unies par l'intention manifestée par le défunt[21].

Dans ce cas précis, les destinataires ne sont unis que par le fait qu'ils sont nommés dans le dernier testament de Bentham, rédigé quelques jours avant sa mort. Dans cette liste, on voit se dégager plusieurs cercles, plusieurs types de relations qui souvent s'entrecroisent. On y distingue en creux la figure du « dernier Bentham », le réformateur radical réputé,

---

[19] « Some time ago I had my profile taken by a Jeweller & reduced to a size which fitted it to be set in a ring, & a result of this process has been pronounced by every body who has seen it, as striking likeness : within the ring are enclosed a few of my grey hairs. For the use of my Executor I have set down a list of a few friends to whom it is my desire that similar rings be presented to assist their remembrance of me, & you have not been forgotten in it. » J. BENTHAM, *Correspondence, vol. 12*, p. 68.

[20] Testament daté du 30 mai 1832, The National Archives (TNA): PROB 11/1801. Transcription communiquée par le Bentham Project.

[21] « Links of kin between a community of mourners who were being distinguished from those who hadn't been given any of these accessories », A. FENNETAUX, « Fashioning Death / Gendering Sentimental Mourning Jewelry in Britain in the Eighteenth Century », in *Women and the Cultural Material of Death*, M. DALY GOGGIN et B. FOWLKES TOBIN (éd.), Burlington, Ashgate, 2013, p. 239-250.

l'inspirateur de la *Westminster Review*. Ces noms nous renseignent également sur la réputation internationale de Bentham qui se consolide au cours des années 1820 et qui lui vaut la réputation de « législateur du monde » dont il s'enorgueillit fréquemment[22]. Son traducteur Étienne Dumont qui a assuré sa renommée par les ouvrages publiés à partir de 1802 en Europe et en Amérique latine est mort en 1829 et n'y figure donc pas (outre le fait que les relations entre les deux hommes s'étaient beaucoup refroidies après 1825). En annexe à ce chapitre, un tableau recense les principales interactions épistolaires entre Bentham et les destinataires des bagues.

Le premier cercle est celui des familiers et dépendants : secrétaires présents et passés, domestiques (William Stockwell, secrétaire, Richard Doane, ancien secrétaire toujours proche du philosophe, Mary Watson, intendante, James Harfield, secrétaire). La famille est très peu représentée : seule figure dans la liste sa nièce Mary Louise de Quesnel, la fille aînée de Samuel (lui-même décédé en 1830)[23]. La troisième et dernière femme est Sarah Austin, l'épouse de John Austin, un proche du philosophe qui occupe la nouvelle chaire de Jurisprudence à l'Université de Londres. Les Austin sont aussi ses voisins et Bentham entretient une amitié de longue date avec le couple. Les médecins qui s'occupent du philosophe à la fin de sa vie, les docteurs Arnott et Southwood Smith, ainsi que Samuel Cartwright (dentiste), ne sont pas oubliés[24]. Quant à George Wheatley, que Bentham présente comme un « fidèle », on ne connaît de lui que le récit qu'il fit, dans ses lettres à sa sœur, d'une visite de trois semaines chez Bentham en 1831[25]. De ces liens du quotidien, peu de traces subsistent effectivement dans la correspondance qui nous est parvenue.

Dans le second groupe de destinataires, il est difficile de faire la part des liens personnels et intellectuels tant les deux sont étroitement liés. Dans le cas de Bentham, cette proximité se traduit principalement par la participation à l'édition de ses écrits, une tâche qu'il confie très souvent à des proches. Ainsi de John Stuart Mill, fils du grand ami de Bentham James Mill, qui a édité le *Rationale of Judicial Evidence* en 1824-25, ou de John Bowring, exécuteur testamentaire à qui le testament confie la tâche de publier l'œuvre complète. L'éditeur de ces *Complete Works*, William Tait, d'Edimbourg, reçoit aussi l'une des bagues, tout comme Francis Place, connu pour ses positions réformatrices et pour son engagement en

[22] P. SCHOFIELD, « Jeremy Bentham, Legislator of the World », *Current Legal Problems,* 51 (1998), p. 115-147.
[23] George Bentham, le fils de Samuel, proche de son oncle et héritier mâle direct, hérite d'avoirs et de manuscrits. Contre la tradition familiale, Bentham lègue sa résidence londonienne de Queen Square Place provenant de son père à George et à ses deux sœurs, à parts égales. G. BENTHAM, *Autobiography, 1800-1834*, M. FILIPIUK (éd.), Toronto, University of Toronto Press, 1997, p. 386.
[24] George Bentham relate les derniers mois de son oncle Jeremy dans *ibid.* p. 384-385.
[25] G. WHEATLEY, *A Visit to Bentham (in 1831),* éd. K. GRINT (Londres, 2015), édition en ligne http://discovery.ucl.ac.uk/1462164/ (consulté le 12 mars 2022).

faveur des ouvriers, mais aussi éditeur du premier volume de *Not Paul, But Jesus* (paru en 1823). Le docteur Southwood Smith se chargera en 1841 de la préparation des manuscrits sur l'éducation, parus sous le titre de *Chrestomathia* dans l'édition de Bowring[26] et Edwin Chadwick, ancien secrétaire de Bentham a participé à l'édition des derniers volumes du *Constitutional Code*[27]. Henry Bickersteth, alors au seuil d'une belle carrière juridique, a fourni à Bentham l'essentiel du matériau lors de la rédaction des *Indications concerning Lord Eldon*, publié en 1825[28]. Pour tous ces hommes, de nombreuses lettres retrouvées du corpus de la correspondance nous fournissent des indications précises sur leurs liens avec Bentham (voir liste en annexe).

Les milieux politiques radicaux, notamment autour de l'équipe de la *Westminster Review* (créée et financée par Bentham depuis 1823) sont aussi très bien représentés et s'entrecroisent fréquemment avec les deux catégories précédentes : Albany Fonblanque et Perronet Thompson y figurent[29]. Des avocats et des hommes politiques (Joseph Parkes[30], John Tyrrell[31]) complètent la liste. Là encore, tous correspondent avec Bentham pendant les dix dernières années de sa vie et sont fréquemment reçus chez lui. La correspondance permet en outre de retracer les différents réseaux de recommandations et d'introductions qui révèlent leurs liens mutuels.

Le dernier cercle dessine les contours de la renommée internationale de Bentham notamment dans les milieux francophones et latino-américains. Outre Jean-Baptiste Say, qu'il connaît depuis plus d'une quinzaine d'années et avec qui il partage nombre d'idées radicales, on trouve Félix Bodin (journaliste et homme de lettres actif dans les milieux libéraux en France qui séjourne chez Bentham quelques semaines en 1828), La Fayette (chez qui Bentham fait étape en 1825, lors de son dernier séjour en France) et Sylvain Van de Weyer (ambassadeur de la jeune Belgique à Londres)[32]. En Amérique du Sud, le général William

[26] Outre la bague, le docteur Southwood Smith hérite de la mission d'organiser la dissection publique du corps de Bentham et de faire réaliser l'Auto-icône à partir de ses restes.
[27] G. BENTHAM, *Autobiography, op. cit.,* p. 384.
[28] Henry Bickersteth (1783–1851), Baron Langdale, devient *Master of the Rolls* en 1836.
[29] Albany Fonblanque (1793-1872), journaliste radical lié à la Westminster Review. Thomas Perronet Thompson (1783-1869) est élu député radical en 1835.
[30] Député de Birmingham, Joseph Parkes (1796-1865) travaille avec Bentham sur les projets de réforme de la *Court of Chancery* en 1829-30. G. BENTHAM, *Autobiography, op. cit.,* p. 314.
[31] John Tyrrell, avocat, travaille avec Bentham sur le Real Property Bill, voir G. BENTHAM, *Autobiography*, *op. cit.,* p. 364 et SCHOFIELD, *Utility and Democracy. The Political Thought of Jeremy Bentham*, Oxford, Oxford University Press, 2006, p. 313-316.
[32] Les contacts entre Bentham et Say, Bodin et La Fayette sont étudiés dans E. DE CHAMPS, *Enlightenment and Utility. Bentham in France / Bentham in French*, Cambridge, Cambridge University Press, 2015, p. 184-196.

Miller, qui œuvre pour l'indépendance du Chili et du Pérou, et Jose Del Valle, figure majeure des indépendances en Amérique centrale ne sont pas oubliés[33].

Pourtant, parmi tous les correspondants, il est frappant de constater que ces destinataires ont en commun d'avoir connu personnellement le philosophe. La majorité d'entre eux ont été reçus chez lui ou bien chez lesquels il a séjourné. A l'intersection de ces différents cercles reste donc le contact individuel, humain, souvent accompagné de la manipulation des manuscrits sur lesquels ils sont nombreux à avoir travaillé, en plus des échanges de lettres. C'est bien cette proximité physique autant qu'intellectuelle et politique que le don de la bague entend médiatiser et prolonger au-delà de la mort. Dans chacun de ces cas, la bague s'inscrit dans un faisceau d'échanges qui offrent un aperçu la matérialité des échanges entre les personnes : billets annonçant les visites, recommandations personnelles, circulation de livres et de manuscrits…

## Reliques et mémoire

Si l'on poursuit la démarche qui consiste à tenter d'interroger les objets qui, tels la bague de deuil de Bentham, ont traversé les âges et nous sont aujourd'hui parvenus accompagnés d'un appareil textuel que sont les correspondances et les journaux personnels, voire les inscriptions que portent ces objets, on peut ébaucher plusieurs pistes d'analyse qui vont au-delà de la simple fonction mémorielle d'un bijou de deuil qui était, comme on l'a souligné, d'usage courant à l'époque.

Remarquons tout d'abord que la bague de deuil n'est pas le seul bijou inclus dans les lettres de Bentham. En janvier 1814, Bentham avait adressé au tsar de Russie Alexandre I[er] une offre de travailler à l'amélioration des lois de l'empire[34]. En avril 1815, le tsar remercie le philosophe pour sa proposition et envoie en retour une bague précieuse « comme une marque de l'estime particulière qu'il [lui] porte »[35]. Bagues et autres bijoux se prêtent en effet assez facilement à l'envoi par la poste et sont à ce titre souvent utilisés dans le cadre d'une économie de la récompense. Mais Bentham renvoie immédiatement la bague au motif qu'il

[33] M. WILLIFORD, *Jeremy Bentham on Spanish America: An Account of his Letters and Proposals to the New World*, Baton Rouge, Louisiana State University Press, 1980.
[34] J. BENTHAM, *Correspondence, vol. 12*, p. 369-371.
[35] J. BENTHAM, *Correspondence, vol. 12*, p. 454-455.

entend ne rien accepter d'autre qu'une proposition ferme de codifier pour la Russie[36]. Il publie l'échange de lettres et insiste sur son refus dans *Papers relative to codification and public instruction* en 1817 et raconte l'anecdote à plusieurs reprises à ses correspondants en insistant sur sa propre fierté qui lui interdit d'accepter quoi que ce soit pour un travail qu'il n'a pas réalisé. « Je n'ai que faire de ses bagues », conclut-il, amer, lorsqu'il devient clair qu'aucune suite n'est donnée à ses projets de codification[37].

Les deux objets, le code et la bague, sont ensuite régulièrement mentionnés ensemble par Bentham, l'un renvoyant à une réalisation utile et durable, la bague aux honneurs temporels et futiles. Il s'interroge : « [u]n instrument de cette sorte [un Code de droit] serait-il moins instructif, moins utile qu'une bague ? Mais on fit des bagues avant de faire des codes, avant même qu'on invente la presse pour les imprimer. » [38] La conception de la bague honorifique à sa propre effigie est d'ailleurs contemporaine de la rédaction de son dernier code, le *Code constitutionnel*, au cours des années 1820. Ainsi, pendant la dernière partie de la vie du philosophe, la bague constitue un pendant symbolique et anecdotique à la rédaction d'un corps de droit, le grand œuvre qui doit lui assurer la postérité. A la fin de sa vie, réconciliant les deux, Bentham publie le premier volume de son *Code Constitutionnel* et organise la conception et l'envoi des bagues de deuil.

Comme on l'a vu, l'insertion de cheveux dans les bijoux de deuil n'a rien d'original ni de transgressif dans l'Angleterre des XVIII[e] et XIX[e] siècles. A cette époque, écrit Jayne Lewis, les cheveux « n'évoquent plus de saintes reliques miraculeuses mais un matériau intime et tangible qui renvoie à la fois à la décomposition inévitable du corps et à la possibilité sentimentale qu'il survive dans la mémoire. »[39] La collecte de mèches de cheveux de célébrités se popularise : en écho aux envois de Bentham, et à la même époque Leigh Hunt, journaliste et poète (dont une lettre à Bentham se trouve dans la correspondance[40]),

---

[36] *The Correspondence of Jeremy Bentham, vol. 8, 1809-1816*, S. CONWAY (éd.), Oxford, Clarendon Press, 1988, p. 455, 464.

[37] « I have no use for his rings. » J. BENTHAM, *Correspondence, vol. 12*, p. 15; Bentham n'est pas opposé à l'usage des récompenses honorifiques, qu'il recommande dans *Théorie des peines et des récompenses*, Londres, B. Dulau, 1811 ; voir aussi la lettre de 1816 à Aaron Burr BENTHAM, *Correspondence, vol. 8*, p. 512.

[38] « An instrument of this sort [ie. a Code]—would it be less instructive, less useful than a ring? But rings were made before Codes were made: before Codes were made, or the press for the printing of them invented. » Bentham, Jeremy, *On the Liberty of the Press, and Public Discussion, and other Legal and Political Writings for Spain and Portugal*, C. PEASE-WATKIN et P. SCHOFIELD, Philip (éd.), Oxford, Oxford University Press, 2012, p. 227.

[39] J. LEWIS, « "A Lock of Thy Bright Hair": The Enlightenment's Milton and Our Auratic Material », *Humanities* 4/4 (2015), p. 797–817; voir aussi D. LUTZ, « The dead still among us: Victorian secular relics, hair jewelry, and death culture », *Victorian Literature and Culture* 39/1 (2011), p. 127-142.

[40] J. BENTHAM, *Correspondence, vol. 8*, p. 372-374.

collectionne des mèches de plusieurs contemporains renommés[41]. L'une d'elle a appartenu à Southwood Smith, le médecin de Bentham destinataire de l'une des bagues et chargé dans son testament, de présider à dissection publique du corps du philosophe et à la conservation de ses restes après sa mort. La bague de deuil de Bentham se trouve ainsi relié à une économie symbolique des reliques des grands hommes à l'époque victorienne.

Bentham met en œuvre une démarche qui lie clairement ses restes temporels à sa postérité en tant que penseur. Bien avant sa mort, il imagine et conçoit son « Auto-Icône ». Il s'agit d'une statue qui devra être réalisée selon ses instructions après la dissection publique de son corps et la préservation de ses organes internes. Il a laissé des dispositions très précises dans une annexe à son testament : « lorsque tous les organes et tissus auront été dispersés, les os seront arrangés pour constituer un squelette auquel sera attachée la tête [en cire] réalisée de la manière décrite. Ce squelette sera revêtu des vêtements que M. Bentham porte d'ordinaire & sera de cette façon préservé pour toujours »[42]. Ces instructions sont à plusieurs égards provocatrices. La dissection est toujours considérée comme une pratique ignoble (le *Murder Act* de 1752 a rendu obligatoire en Angleterre que le corps des meurtriers exécutés soient fournis à la médecine). Chez Bentham, la demande d'une dissection publique s'accompagne de l'interdiction formelle de toute cérémonie religieuse, et bien sûr d'enterrement. Que ce soit par le biais de la bague ou bien par celui de l'Auto-Icône, le caractère physique, corporel du rapport à la mémoire et à la postérité est frappant. Ses amis les plus proches, destinataires des bagues, sont généralement informés de ses convictions athées et matérialistes[43].

Plus largement, la conception et le devenir de ces deux objets renvoient aux changements de statut des philosophes et des penseurs à un moment où la figure de l'homme public passe « de la gloire à la célébrité », comme l'écrit Antoine Lilti. Il n'est pas anodin que plusieurs des modèles de Bentham, dès la génération précédente (Voltaire ou Franklin, pour mentionner des auteurs qui font l'objet d'articles dans ce volume), aient fait également l'objet

---

[41] L'album est conserve à l'Université du Texas, Austin, Miriam Lutcher Stark Library (STARK 6693 STK). Voir en ligne : https://hrc.contentdm.oclc.org/digital/collection/p15878coll14 (consulté le 12 mars 2022).

[42] « When all the soft parts have been disposed of the bones are to be formed into a skeleton which after the head prepared in the manner already stated has been attached to it is to be dressed in the clothes usually worn by Mr. Bentham & in this manner to be perpetually preserved. », Testament de J. Bentham, in *Bentham's Auto-Icon and Related Writings*, J. E. CRIMMINS (éd.), Bristol, Thoemmes Press, 2002. Sur les derniers instants de Bentham et ses dispositions concernant son corps, voir aussi SCHOFIELD, *Utility and Democracy*, *op. cit.,* p. 337-342. On peut replacer la conception de l'Auto-Icône dans le contexte de la vogue contemporaine pour les figures de cire en France et en Grande-Bretagne, voir à ce propos P. PILBEAM, *Madame Tussaud and the History of Waxworks*, Londres, Hambledon Press, 2003.

[43] Sur les mutations du rapport des philosophes au cadavre, et aux restes des philosophes, à la fin du XVIII[e] siècle, voir A. DE BAECQUE, *La gloire et l'effroi. Sept morts sous la Terreur*, Paris, Grasset, 1997. Outre-Manche, le rapport complexe au cadavre n'est pas uniquement à mettre en relation avec les effets de la violence transgressive de la Terreur, voir note ci-dessus.

d'un culte de la renommée avant et après leur mort. Franklin – un philosophe à qui Bentham s'enorgueillissait de ressembler sur le plan physique[44] – avait perçu cette mutation avec finesse et réfléchissait sur la circulation des images et autres objets le représentant. Antoine Lilti cite ainsi une lettre où il réfléchit à la circulation de son image sur les différents objets commémoratifs qui le représentent au plus fort de sa célébrité :

> Le médaillon de terre cuite me représentant que vous dites avoir donné à M. Hopkinson était le premier de cette sorte fabriqué en France. Une variété d'autres ont été faits depuis de différentes tailles ; certains pour être insérés dans des boîtes à tabac, et d'autres assez petits pour être portés en bague : et les quantités vendues sont incroyables. Celles-ci, ainsi que les peintures, les bustes et les gravures (dont des copies de copies sont diffusées partout), ont rendu le visage de votre père aussi bien connu que la face de la Lune, si bien qu'il n'oserait pas faire quelque chose qui l'obligerait à fuir, car sa physionomie le ferait reconnaître n'importe où, dès qu'il s'aventurerait à se montrer. Les étymologistes savants disent que le mot poupée *doll* provient du mot *Idol* : il a été fait maintenant un si grand nombre de poupées de lui qu'on peut vraiment dire, en ce sens, qu'il est i-*doll*-âtré dans ce pays[45].

Dans son rapport à la postérité et à la transmission de son image, Bentham participe à une économie de la célébrité des penseurs et des écrivains qui reflète les usages de son temps. À cet égard, il n'est pas inutile de rappeler que le sculpteur David d'Angers inclut à cette époque son profil dans sa série des médaillons des hommes illustres rassemblant plus de 500 contemporains (fig. 3)[46].

---

[44] G. WHEATLEY, *A Visit to Bentham (1830)*, *op. cit.,* p. 56.

[45] Franklin à sa fille, 3 juin 1779. Cité et traduit dans A. LILTI, *Figures publiques. L'invention de la célébrité 1750-1850*, Paris, Fayard, 2014, p. 387.

[46] T. LAUGEE, I. VILLELA-PETIT, et E. VOILLOT (éd.), *David d'Angers : les visages du romantisme. Catalogue de l'exposition à la Bibliothèque Nationale de France, 22 novembre 2011-25 mars 2012*, Montreuil, Gourcuff Gradenigo, 2011. Bentham a posé pour David lors de son dernier séjour en France, en 1825, le sculpteur a réalisé à cette occasion un buste en marbre et un médaillon.



*Figure 3. Médaillon de Bentham par David d'Angers. Metropolitan Museum of Art*

En concevant la bague de deuil et l'Auto-Icône, Bentham se révèle aussi acteur de la mise en scène de sa postérité, à une époque où les philosophes et philanthropes deviennent des figures publiques. De l'idée d'ériger un monument à John Howard, réformateur des prisons anglaises à la fin du XVIII^e^ siècle aux nombreuses statues et médailles qui commémorent le combat de William Wilberforce pour l'abolition de la traite transatlantique au début du XIX^e^ siècle, les bienfaiteurs de l'humanité sont alors représentés sous forme de statues, parfois même de leur vivant[47]. Bentham prépare ainsi, avec l'Auto-Icône et avec la bague de deuil, un dispositif qui permettra d'assurer sa propre renommée pour les générations suivantes.

Parmi tous les objets qui accompagnent la correspondance de Bentham, certains fournissent un point d'entrée sur la vie quotidienne et les relations qui lient les scripteurs, d'autres, comme la bague de deuil étudiée ici, acquièrent en outre une fonction symbolique particulière. Dans tous les cas, l'objet-même n'a de sens que lorsqu'on l'insère dans un réseau textuel et social : le lettres elles-mêmes, mais aussi les manuscrits, les journaux personnels et les livres de compte nous renseignent alors sur origine, sur son sens et sur son devenir.

L'envoi de la bague se situe ainsi à l'intersection de plusieurs pratiques du deuil et de la mémoire. C'est d'abord un objet privé dont le don entend matérialiser et faire perdurer des liens physiques au-delà de la mort, mais c'est aussi un artefact qui s'inscrit, comme l'Auto-Icône, dans un processus de fabrique de la postérité. Si la postérité de Bentham est aujourd'hui majoritairement assurée par ses écrits et ses idées, il ne faut pas négliger le rôle que continue de jouer la mise en scène et la réification du corps dans la représentation actuelle du philosophe. La statue réalisée à partir de ses restes, avec le visage en cire, est exposée

[47] Pour la France, voir J.-C. BONNET, *Naissance du Panthéon. Essai sur le culte des grands hommes*, Paris, Arthème Fayard, 1998 ; pour une perspective comparatiste E. G. BOUWERS, *Public Pantheons in Revolutionary Europe. Comparing cultures of remembrance, c. 1790-1840*, Londres, Palgrave Macmillan, 2012.

depuis 1850 à University College London, première université laïque d'Angleterre, dont la fondation a été soutenue par Bentham[48].

Annexe 1 : correspondance entre Bentham et les destinataires de la bague de deuil

| **Destinataire** | **Dates des échanges épistolaires** | **Lettres de…, à Bentham** | **Lettre de Bentham à…** |
|---|---|---|---|
| Dr Neil Arnott (1788–1874) | | | |
| Sarah Austin (1793–1867) | 1820-1830 | 15 | 2 |
| Henry Bickersteth (1783–1851) | 1825-1829 | 10 | |
| Félix Bodin (1795–1837), | 1823-1831 | 4 | 2 |
| John Bowring (1792–1872), | 1821-1832 | 9 | 24 |
| Samuel Cartwright (1789–1864) | 1824-1825 | 1 | 1 |
| Edwin Chadwick (1800–90) | 1830-1831 | 6 | 6 |
| Mary Louise de Chesnel (1797–1865) | 1820 | | |
| Richard Doane (1805–48) | | | |
| Marquis de Lafayette (1757–1834) | 1822-1830 | 1 | 7 |
| Albany Fonblanque (1793–1872) | 1827- 1832 | 4 | 15 |
| James Harfield (d. 1851) | | | |
| John Stuart Mill (1806–73) | 1812-1828 | 2 | 5 |
| General William Miller (1795–1861) | 1829 | 1 | |
| Joseph Parkes (1796–1865) | 1822-1830 | 1 | 1 |
| Francis Place (1771–1851) | 1816-1831 | 28 | 64 |
| Jean-Baptiste Say (1767–1832) | 1815-1831 | 19 | 13 |
| Thomas Southwood Smith (1788–1861) | 1828-1831 | 3 | 5 |
| William Stockwell (d. inconnues) | | | |
| Thomas Perronet Thompson (1783–1869) | 1829-1830 | 4 | 1 |

[48] L'université exploite depuis plusieurs année l'image du philosophe et l'intérêt que suscite l'Auto-Icône dans sa communication institutionnelle. Voir https://www.ucl.ac.uk/culture/auto-icon/auto-icon (consulté le 12 mars 2022).

| | | | |
|---|---|---|---|
| William Tait (1793–1864) | 1831 | | 1 |
| John Tyrrell (d. inconnues) | 1829-1831 | 6 | 21 |
| José Cecilio del Valle (1780–1834) | 1826- 1831 | 6 | 3 |
| Jean-Sylvain de Weyer (1802–74) | 1831 | | 1 |
| Mary Watson (d. inconnues) | | | |
| George Wheatley (d. inconnues) | | | |

BIBLIOGRAPHIE

ATKINSON (Catherine), « The Jeremy Bentham Silhouette Rings », *The Bentham Newsletter* 11 (1987), p. 48- 50.

DE BAECQUE (Antoine), *La gloire et l'effroi. Sept morts sous la Terreur*, Paris, Grasset, 1997.

BENTHAM (George), *Autobiography, 1800-1834*, éd. M. Filipiuk, Toronto, University of Toronto Press, 1997.

BENTHAM (Jeremy), *Bentham's Auto-Icon and Related Writings*, éd. J. E. Crimmins, Bristol: Thoemmes Press, 2002.

———. *On the Liberty of the Press, and Public Discussion, and other Legal and Political Writings for Spain and Portugal*, éd. C. Pease-Watkin et P. Schofield, Oxford, Oxford University Press, 2012.

———. *The Correspondence of Jeremy Bentham, vol. 1, 1752-1776*, éd. T. L. S. Sprigge, Londres, Athlone Press, 1968.

———. *The Correspondence of Jeremy Bentham, vol. 3, 1781-1788*, éd. I. R. Christie, Londres, Athlone Press, 1971.

———. *The Correspondence of Jeremy Bentham, vol. 4, 1788-1793*, éd. A. T. Milne, Londres, Athlone Press, 1981.

———. *The Correspondence of Jeremy Bentham, vol. 8, 1809-1816*, éd. S. Conway. Oxford, Clarendon Press, 1988.

———. *The Correspondence of Jeremy Bentham, vol. 10, 1820-1821*, éd. S. Conway, Oxford, Clarendon Press, 1994.

———. *The Correspondence of Jeremy Bentham, vol. 11, 1822-1824*, éd. C. Fuller, Oxford, Clarendon Press, 2000.

———. *The Correspondence of Jeremy Bentham, vol. 12, 1824-1828*, éd. C. Fuller et L. O'Sullivan, Oxford, Clarendon Press, 2006.

———. *The Works of Jeremy Bentham*, éd. J. Bowring, Edimbourg, William Tait, 1843.

———. *Théorie des peines et des récompenses*, éd. E. Dumont, Londres, B. Dulau, 1811.

BONNET (Jean-Claude), *Naissance du Panthéon. Essai sur le culte des grands hommes*, Paris, Arthème Fayard, 1998.

BOUWERS (Eveline G.) *Public Pantheons in Revolutionary Europe. Comparing cultures of remembrance, c. 1790-1840*, Londres, Palgrave Macmillan, 2012.

DE CHAMPS (Emmanuelle) *Enlightenment and Utility. Bentham in France / Bentham in French*, Cambridge, Cambridge University Press, 2015.

———. « Jeremy Bentham at Bowood », in *An Enlightenment Statesman in Whig Britain. Lord Shelburne in Context, 1737-1805*, éd. N. Aston et C. Campbell-Orr, Woodbridge, Boydell & Brewer, 2011, p. 233‑ 247.

CHAPRON (Emmanuelle) et Boutier (Jean), « Utiliser, Archiver, Éditer. Usages savants de la correspondance en Europe, XVII^e^-XVIII^e^ siècles », *Bibliothèque de l'École des chartes* 171/1 (2013), p. 7‑ 49.

CHRISTIE (Ian R.) *The Benthams in Russia, 1780-1791*, Oxford, Berg, 1993.

FENNETAUX, (Ariane), « Fashioning Death / Gendering Sentimental Mourning Jewelry in Britain in the Eighteenth Century »., in *Women and the Cultural Material of Death*, éd. M. Daly Goggin et B. Fowlkes Tobin, Burlington: Ashgate, 2013, p. 239‑ 250,

HOLM (Christiane), « Sentimental Cuts: Eighteenth-Century Mourning Jewelry with Hair », *Eighteenth-Century Studies* 38/1 (2004), p. 139‑ 143.

LAUGEE (Thierry), VILLELA-PETIT (Inès), et VOILLOT (Elodie) (éd.), *David d'Angers: les visages du romantisme. Catalogue de l'exposition. Bibliothèque Nationale de France, 22 novembre 2011-25 mars 2012*, Montreuil, Gourcuff Gradenigo, 2011.

LEWIS (Jayne), « "A Lock of Thy Bright Hair": The Enlightenment's Milton and Our Auratic Material », *Humanities* 4 /4 (2015), p. 797–817.

LILTI (Antoine), *Figures publiques. L'invention de la célébrité 1750-1850*, Paris, Fayard, 2014.

LUTZ (Deborah), « The dead still among us: Victorian secular relics, hair jewelry, and death culture », *Victorian Literature and Culture* 39, 1 (2011), p. 127‑ 142.

NEUMANN (Wolfgang, (éd.)) *Trauerschmuck vom Barock bis zum Art Deco*, Kassel, Arbeitsgemeinschaft Friedhof und Denkmal e.V. Kassel, 1995.

PEASE-WATKIN (ATKINSON) (Catherine), « Jeremy and Samuel Bentham - the Private and the Public », *Journal of Bentham Studies*, 5 (2002), p. 1- 27.

PILBEAM (Pamela), *Madame Tussaud and the History of Waxworks*, Londres, Hambledon Press, 2003.

POINTON (Marcia), « Wearing memory: mourning, jewellery, and the body » in *Trauer tragen- Trauer zeigen, Inszenierungen der Geschlechter*, éd. G. Ecker, p. 65- 81, Munich, Wilhelm Fink Verlag, 1999.

SCHOFIELD (Philip), « Jeremy Bentham, Legislator of the World », *Current Legal Problems* 51 (1998), p. 115- 147.

———. *Utility and Democracy. The Political Thought of Jeremy Bentham*, Oxford, Oxford University Press, 2006.

WILLIFORD (Miriam), *Jeremy Bentham on Spanish America: An Account of his Letters and Proposals to the New World*, Baton Rouge (Louisiane), Louisiana State University Press, 1980.